

# | polka le grand invité |



SO FAR,  
SO **GOUDE**

*« Jean-Paul revu et corrigé. »  
Pour Polka, l'artiste a réalisé  
ce montage en découpant  
une photo de lui prise le 3 mai 2019  
par Bertrand Rindoff Petroff,  
au Grand Palais, pour  
le défilé croisière de Chanel.*

© Jean-Paul Gaultier.  
Photo : © Bertrand Rindoff Petroff / Getty Images.

*Il nous reçoit à « Belleville Hills », son belvédère du XIX<sup>e</sup> arrondissement avec vue imprenable sur Paris. Jean-Paul Goude, le génial touche-à-tout faiseur d'icônes, raconte sa passion pour l'image et son obsession pour l'esthétisme. « Je peux tout sacrifier au nom de la forme. »*

interview par **Dimitri Beck**

**J**ean-Paul Goude, votre nom est incontournable depuis la fin des années 70. Votre dernière réalisation : la photo de couverture du magazine de mode américain "V" avec Lady Gaga. A près de 80 ans, vous ne lâchez rien !

Pourvu que ça dure ! Dessiner, filmer, photographier, monter des spectacles... C'est ma vie depuis toujours. Stephen Gan, le fondateur de "V", m'a proposé de faire la couverture d'un numéro spécial avec Lady Gaga comme invitée. Grâce à elle, tout le gratin des marques a répondu présent.

**Pourquoi "V" vous a-t-il choisi ?**

C'est Lady Gaga qui m'a désigné. Elle est apparemment fan de mon travail. Elle avait envie que l'on collabore depuis longtemps. Avec une telle pointure, il fallait bien faire les choses, et les grands studios de l'Olivier, à Malakoff, étaient parfaits. Fin août 2018 : personne dans la rue à part une foule de paparazzis qui l'attendait. Des bijoux Chanel, Cartier, Swarovski, Bulgari, Mikimoto ou Van Cleef & Arpels ont été

livrés par camions blindés. Pour la photo de couverture, je lui ai dessiné et confectionné un costume de paille qui laisse juste apercevoir ses yeux. Les mains couvertes de bijoux, elle tient deux néons rouges qui dessinent un "V". Sur d'autres images, je l'ai représentée en "poupée haute couture", portant une grande coiffe en plumes et le visage poudré de blanc, mordant le néon. L'idée était d'en faire une icône vivante, une sorte de déesse.

**C'est compliqué de travailler avec une telle star de la pop culture ?**

Au départ, pas du tout. Les prises de vue se sont très bien passées. Lady Gaga était tellement enthousiaste qu'elle a même offert un bouquet de fleurs à chacun des membres de l'équipe – soit 30 personnes – pour nous remercier. Et puis elle a été nommée aux Oscars pour son film "A Star Is Born", et – coup de théâtre ! – ses managers ont eu peur que nos images soient mal accueillies et l'empêchent de gagner la statuette convoitée. Ils les ont refusées. Pour eux, ce visage exagérément blanchi était de "l'appropriation culturelle", alors que selon moi, qu'il s'agisse du Pierrot lunaire des "Enfants du paradis", des clowns blancs du cirque Medrano ou du maquillage de Marcel Marceau, personne, aucune culture, n'a le monopole du maquillage blanc.

Quand l'entourage de Gaga m'a demandé de rosir son visage, j'ai commencé par refuser ; j'étais prêt à retirer mes images. Et puis, me rendant compte que mon mouvement d'humeur risquait de mettre Stephen Gan dans une situation dangereuse pour son magazine, j'ai changé d'avis. Tout a été gelé pendant trois mois et le numéro est sorti en mars, après la cérémonie des Oscars.

**Vous avez l'habitude de transformer les femmes. Votre exposition en 2012 aux Arts décoratifs, à Paris, s'est**

**intitulée "Goudemalion". Pourquoi cette référence à Pygmalion ?**

C'est le philosophe Edgar Morin qui a trouvé cette formule. Selon moi, elle résume parfaitement ma démarche. Dans la mythologie grecque, Pygmalion, le sculpteur, tombe tellement amoureux de sa statue qu'elle prend littéralement vie et est transformée en vraie femme de chair et de sang. Goudemalion, lui, tombe amoureux d'une femme de chair et de sang pour tenter d'en faire une statue, c'est là où tout se complique [rires].

**Vous avez tant statufié les femmes que l'on peut vous reprocher d'en avoir fait des objets. Que ce soit vos anciennes compagnes Grace Jones et Farida Khelfa ou des actrices comme Vanessa Paradis, qui s'est retrouvée en petit oiseau dans une cage pour une pub de parfum...**

Les femmes que vous évoquez m'ont toutes réellement inspiré, à des degrés différents bien sûr. Elles sont devenues mes "muses", comme on dit. Que ce soit celles avec qui j'ai partagé ma vie, comme Grace, Farida ou encore mon épouse d'aujourd'hui, Karen, la femme de ma vie depuis vingt-cinq ans, ou bien d'autres que mes activités m'ont amené à portraiturer.

Mais fait-on le reproche à des cinéastes comme Fellini, Almodovar, ou à des metteurs en scène comme Bob Wilson d'avoir à un moment de leur carrière transformé l'apparence de leurs actrices, ne serait-ce que le temps d'un tournage ? Reproche-t-on à des artistes peintres, à des sculpteurs ou à des chorégraphes d'avoir tenté de faire du corps de leurs modèles des œuvres d'art ? En ce qui me concerne, la plupart des allégories féminines qui jalonnent ma vie sont inspirées par cet exotisme désuet dont je me suis gavé dans mon enfance. Je veux parler des films, des bandes dessinées, des illustrations ou encore des bas-reliefs à la gloire de la beauté des femmes africaines, arabes et asiatiques sculptés sur la façade de l'ex-musée des Colonies de la porte Dorée [actuel musée de l'Histoire de l'immigration], à deux pas de là où j'ai grandi, à Saint-Mandé. Aujourd'hui, tout ce >>



**JEAN-PAUL GOUDE**

1. « Azzedine et Farida », tirage photographique découpé et ruban adhésif, 1985.

2. Photo de Lady Gaga réalisée pour le magazine « V », Malakoff, août 2018.

## “Tous les clichés sexuels qui se rattachent à la femme m’intéressent”



>> qui touche à l’exotisme est tabou ; le mot lui-même est devenu péjoratif.

**N’êtes-vous pas fétichiste dans votre représentation de la femme ?**

Je veux bien que l’on m’accuse de fétichisme. Tous les clichés sexuels qui se rattachent à la femme et aux accessoires qu’on lui associe m’intéressent : talons, sous-vêtements, artifices de toutes sortes. Après tout, on dit bien que les artistes sont tributaires de leurs fantasmes. J’ai d’ailleurs souvent l’impression que fabriquer des images aura été pour moi une sorte d’alternative à la possession charnelle.

**Une muse peut s’échapper...**

... Ou tout simplement se lasser de tenir la pose. C’est un peu ce qui s’est passé avec Grace Jones. Elle, la somptueuse beauté jamaïcaine, la noceuse revendiquée, s’est entichée d’un petit “Frenchie” créatif qui a fait d’elle, du fait de son métier, sa créature. Mais au fil des

années et surtout avec le succès de notre collaboration, elle a eu du mal à supporter que le “Frenchie” en question préfère l’image créée à sa propre personne.

**En utilisant la retouche, vous avez créé une représentation fantasmée de Grace Jones. Ce que l’on a vu d’elle était donc faux ?**

Aussi faux qu’un fantasme peut l’être. Mon métier consiste à concevoir, dessiner, filmer ou photographier, donc à produire des images que je retravaille sur ordinateur, ce qui n’a rien à voir avec la retouche. De toute façon, photographier un modèle dans la bonne lumière, coiffer, maquiller, costumer, c’est déjà de la retouche. L’image que j’ai concoctée pour Grace Jones n’a rien à voir avec cela et tout à voir avec la construction d’un personnage de fiction.

Quand on maquille un comédien d’origine caucasienne en blanc, on exagère sa “blanchitude”. Quand on fait le

contraire avec un acteur d’origine africaine, on accentue sa “négritude”... Ce qui peut être dangereux par les temps qui courent quand on est soi-même un artiste d’origine caucasienne.

**Les choix que vous faites en tant qu’“image maker”, parfois “trouble maker”, sont-ils plus stylistiques et artistiques que politiques ?**

Ecuméniques peut-être, mais en rien politiques. Dans ma représentation de Grace Jones, il n’y a pas de message. C’est simplement une posture de peintre, même si au vu de l’Histoire on peut comprendre que certains Africains-Américains particulièrement vindicatifs me critiquent. En revanche, quand Grace Jones posait pour moi en “femme blanche aux yeux bleus” pour la couverture du magazine anglais “The Face”, personne n’a réagi.

**N’avez-vous pas peur que les photographies retouchées nous énuahissent au point de nous dépeindre un monde irréel ?**

Retoucher une photo de reportage n’a – par définition – aucun sens, sinon d’en faire un faux document. La profession de photoreporter, de Salgado à Cartier-Bresson en passant par Klein, est un art à elle seule. Pour moi, dont la technique s’apparente à celle d’un illustrateur, la photographie est avant tout un outil, et je prépare mes prises de vue comme on planifie un film ou une pièce de théâtre.

**Vous êtes donc un auteur de fiction ?**

De fictions réalisées dans un style hyperréaliste. Pour cela, je n’hésite pas à prendre des libertés avec les règles et à déconstruire mes tirages en les triturant dans tous les sens. La photo, pour moi, n’est qu’un support, tout comme l’est le papier. C’est l’image finale qui compte.

**Vous avez commencé votre carrière comme illustrateur, puis vous êtes devenu le directeur artistique du magazine américain “Esquire” en 1969. Quand êtes-vous passé à la photographie ?**

Vers 1973, je pense, mais je ne me suis jamais considéré comme un photographe. Je n’ai jamais été à l’aise avec une “camera”. La partie technique de la photo et du cinéma, ça n’est pas mon truc. C’est Helmut Newton lui-même qui m’a conseillé de prendre un bon assistant, >>

« Grace en cage », photo peinte, Roseland Ballroom, New York, 1978.

>> et c'est ce que j'ai fait. Mon rôle est d'inventer des métaphores visuelles préablement dessinées qui vont me permettre de raconter une histoire. Dans le cas de mes films publicitaires, je conçois et dessine moi-même un story-board. Mes créations sont presque toutes pensées, anticipées avant de passer à la réalisation en vues réelles. Bref, je travaille comme un illustrateur qui manipule des photos ou du film afin d'obtenir le résultat.

**Parmi les photographes, quelles sont vos références ?**

Ceux de mode principalement : Richard Avedon, Guy Bourdin, Irving Penn. Ça m'a rassuré d'apprendre qu'Avedon retravaillait certaines de ses photos, tout comme le faisait le surréaliste Man Ray.

**Et chez nos contemporains ?**

Le travail de Charles Fréger me fascine et me conforte dans ma volonté de discréditer la notion d'appropriation culturelle qui fait rage en ce moment des deux côtés de l'Atlantique. Il a photographié différentes "tribus" d'Europe, de la Finlande à la Bavière en passant par la Suisse, dont les membres masqués, grimés, emplumés, vêtus de paille, posent armés de lances comme en Afrique. Fréger met en lumière – à ma connaissance pour la première fois – une forme d'art primitif européen, tout comme l'art de nos cousins d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie.

**Pensez-vous que, malgré vous, vous incarnez une vision négative de la diversité ?**

Peut-être, mais ça serait le comble de l'ironie puisque c'est exactement le contraire !

**C'est cette grande photographie de la diversité et son folklore que vous avez célébrés il y a trente ans sur les Champs-Élysées pour le bicentenaire de la Révolution française. La France de Macron est-elle aussi universelle que celle de Mitterrand ?**

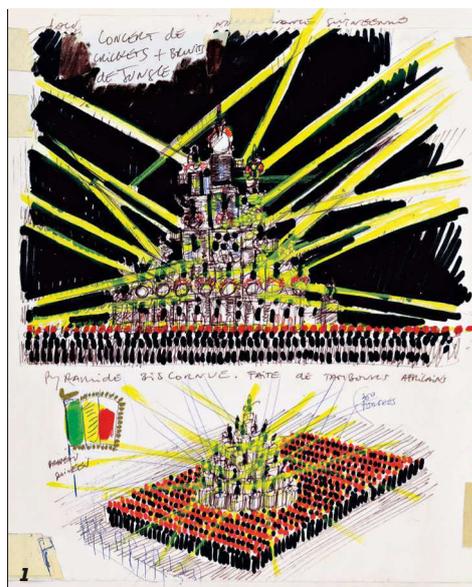
Je ne pense pas. Les représentations d'aujourd'hui reflètent de moins en moins

la diversité de pensée des années 80. Est-ce seulement parce que les "ayatollahs" du politiquement correct sont à l'affût ? Aujourd'hui, c'est difficile de faire l'apologie du style black ou beur comme j'ai pu le faire dans le passé. On ne peut rien dire ni faire sans être accusé de racisme.

Quand Jack Lang a évoqué les Champs-Élysées pour le bicentenaire, la première chose qui m'est venue à l'esprit a été de monter une parade à la mesure de l'image que je me faisais des Ballets russes de Diaghilev. En 1989, la Chine et la Russie soviétique étaient devenues aussi exotiques à mes yeux que l'Afrique à une autre époque de ma vie. Et si des citoyens français d'origine africaine ont défilé, ça n'était pas seulement en référence à nos anciennes colonies, mais aussi pour mettre en valeur des talents musicaux. Les différents tableaux avaient pour mission de célébrer la diversité de la famille humaine. Les temps ont changé, on ne pourrait plus refaire ce qu'on a fait ce soir-là.

**Votre nom est une signature. Ne pourrait-il pas devenir une marque, comme celui de Karl Lagerfeld ?**

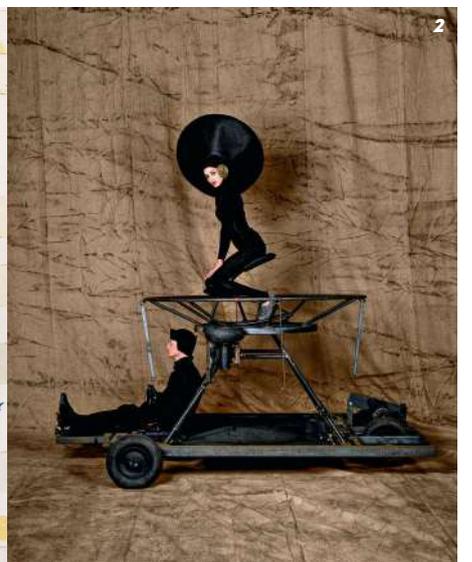
J'aimerais bien, mais non ; je ne pourrais pas faire comme lui. Karl a fait une remarquable carrière, se transformant sans cesse pour devenir in fine ce personnage extraordinaire avec son éventail et son look très XIX<sup>e</sup> siècle, dont il revendiquait lui-même l'aspect caricatural. C'était un créateur charismatique, brillant, très cultivé, parfois très drôle et piquant, doté d'une facilité d'élocution exceptionnelle. Il est



1

devenu au fil des années un personnage public incontournable. Dépassant son rôle de simple créateur, Karl a fait de lui-même une sorte d' "entertainer" de stature globale. Moi, je suis bien trop timoré pour ça. **Et votre look n'a rien à voir. Avec vos marinières et vos pantalons à la Tintin, n'êtes-vous pas resté un grand enfant ?**

C'est parce que j'ai un physique de petit garçon. De vieux petit garçon [rires]. Comme dit mon fils : "Un enfant dans un corps de vieux"... Sympa, non ? Je suis mince, nerveux et je sais que – vu de loin – j'ai une allure juvénile. Je porte ce type de pantalons parce que je suis court sur >>



2

1. « La Marseillaise » ou « L'Opéra Goude ». La parade du 14-Juillet pour le bicentenaire de la Révolution française a été commandée à Jean-Paul Goude par Jack Lang, alors ministre de la Culture, en 1988. Plus de 6000 artistes et figurants ont défilé pendant trois heures sur les Champs-Élysées, composant douze tableaux vivants. L'artiste avait préalablement tout dessiné.  
2. Extrait du carnet du bicentenaire, techniques mixtes, Paris, 1988.

## “J’assume la frivolité de mon travail et j’aimerais qu’on la prenne au sérieux”



>> pattes. Une solution stylistique que j’ai trouvée quand j’étais adolescent et que j’ai conservée. C’est l’amour du dessin qui m’a incité à réfléchir, à travailler sur les proportions de ma propre morphologie.

### **Vous avez donc toujours eu la fibre d’un créateur de mode ?**

J’en ai bien peur ; en tout cas, j’ai toujours eu la secrète envie d’imprimer ma marque dans la mode. C’est prétentieux, mais dans les années 60 je trouvais tout le monde ou presque mal habillé. De plus, mon homophobie banlieusarde de l’époque m’empêchait de considérer une carrière de couturier, car j’étais persuadé qu’il fallait être homo pour créer des vêtements. J’étais convaincu qu’il y avait des façons plus “cool” de gagner sa vie.

Quand je suis arrivé à New York pour travailler à “Esquire”, impressionné par l’aréopage littéraire qui faisait la réputation du journal, je me suis senti obligé de me fabriquer ce personnage à la Woody Allen de mignon petit play-boy français qui fait tout pour n’être vu qu’en compagnie de femmes aussi spectaculaires qu’intimidantes. Pour pallier ce que j’appelais

mes “déficiences morphologiques”, je portais des talonnettes, des épauettes et un faux nombril pour remonter ma taille, look que mon rédacteur en chef, Harold Hayes, avait baptisé la “French correction”. Résultat : on y a consacré huit pages dans le magazine en transformant le ridicule de la situation en un article à la fois humoristique et photographique.

**Le monde de Goude semble être toujours peuplé de marionnettes à taille humaine... Comme les “kodakettes”, ces petits personnages que vous avez imaginés pour la pub Kodak.**

C’était une solution graphique a contrario de ce qui se faisait à l’époque. J’avais envie de casser les codes de la modernité publicitaire du moment en prenant comme paramètre le maillot rayé des bains de mer des années 1900 – celui que mon père portait sur de vieilles photos ou des BD désuètes comme “La Famille Fenouillard”, “Tintin” avec les Dupont et Dupont, clin d’œil à Hergé...

**Lui aussi a beaucoup représenté cette imagerie du temps colonial, un cliché souvent raillé...**

C’est vrai, mais il l’a fait un demi-siècle plus tôt, en plein colonialisme. Pour autant, je n’aime pas le militantisme historique et j’évite le côté donneur de leçons, bien que je reconnaisse avoir commis des maladresses. Comme quand, pour épater son public à 90 % homosexuel une nuit de Halloween au Roseland, j’ai mis Grace, la “mangeuse d’hommes” revendiquée, en cage en compagnie d’un quartier de viande crue [voir p. 40], poussant la provocation jusqu’à inscrire sur la cage : “Do not feed the animal” [“Ne pas nourrir l’animal”]. C’est probablement la seule image que je regrette profondément pour des raisons exclusivement politiques.

**Avez-vous l’impression de ne pas être pris au sérieux malgré vos succès et votre carrière ?**

Oui et non... J’assume la frivolité de mon travail, et c’est précisément cette frivolité que j’aimerais qu’on prenne au sérieux. Mes images ne vont pas changer le monde, mais je suis sans compromis. Je peux tout sacrifier au nom de la forme.



Ma seule préoccupation aujourd’hui est de travailler le plus longtemps possible pour laisser derrière moi une œuvre cohérente qui soit le reflet authentique de ma personnalité. ●

1. «The Queen of Séoul et l’infante Lorelei», Paris, 1996.

2. Dessin préparatoire, Paris, 1996.